



# VIA INJABULO

## ENTRETIEN AVEC MARCO DA SILVA FERREIRA

**Vous avez été invité par la compagnie sud-africaine Via Katlehong à créer un spectacle, conjointement avec le chorégraphe Amala Dianor.**

**Marco da Silva Ferreira** : Il y a un an environ, Via Katlehong, que je ne connaissais pas, m'a invité. C'est une compagnie qui commissionne des chorégraphes de différents horizons pour travailler avec eux, puis partir en tournée à travers le monde. La compagnie est influencée par la danse pantsula, pratiquée depuis les années 1970 par les jeunes des *townships* d'Afrique du Sud principalement, on peut la définir comme une danse sociale et contestataire. Après Gregory Maqoma ou encore Christian Rizzo, Amala Dianor et moi-même avons reçu cette invitation. C'est pourquoi nous partageons aujourd'hui une soirée avec deux créations d'une trentaine de minutes. Nous nous sommes mis d'accord pour travailler avec huit danseurs, qui seront les mêmes sur les deux pièces. Quand j'ai découvert qui étaient les Via Katlehong, j'ai été complètement admiratif du projet de Buru Mohlabane et Steven Faleni qui, dans les années 1990, ont voulu faire de la danse un mode de vie mais plus encore considérer la danse comme une discipline qui pouvait être un travail. Les danseurs, depuis leur *township*, allaient pouvoir exercer mais aussi vivre de leur pratique.

**Vous-même avez commencé la danse urbaine sans l'objectif de vous professionnaliser ?**

Effectivement, j'ai commencé à danser un peu tard, autour de mes 16 ans, et de manière autodidacte. Alors que j'ai fait des études pour devenir physiothérapeute, je n'ai finalement jamais pratiqué, car très vite j'ai été engagé dans des projets de danse professionnels. Je suis alors passé peu à peu de la danse urbaine à une danse plus improvisée, proche de la danse contemporaine. Mon approche de la danse questionne toujours ma contemporanéité : le rapport au corps et les instincts de vie, ainsi que la manière dont nos cultures infusent en nous. Ce que danser aujourd'hui signifie. À partir de mes 23 ans, j'ai commencé à mettre en mouvement tous ces questionnements dans des pièces courtes, j'ai travaillé sur les corps qui dansent en clubs, sur nos mémoires et héritages corporels... Mes pièces sont rarement narratives ou littérales et vont plutôt du côté des perceptions et des sens, liées aux fonctions cognitives et aux émotions, un peu à l'instar de l'expressionnisme abstrait.

**Pouvez-vous revenir sur votre intérêt pour la notion d'héritage urbain et plus largement sur nos mémoires corporelles ?**

Dans ma pièce *Brother* créée en 2016, j'ai entamé une recherche avec les danses urbaines. Beaucoup d'entre elles ont un héritage afro-descendant. J'ai alors cherché les ponts possibles entre la modernité et un héritage ancien. C'est le cas dans le krump, la danse kuduro ou encore le voguing. Ces danses racontent toutes une urgence. Elles sont nées d'une nécessité immédiate tout en manifestant un lien fort avec un passé africain. Cela m'interroge très fortement sur les ponts temporels ou géographiques possibles entre les pratiques de la danse, et leurs connexions à un niveau plus cosmique. Dans mon travail, je cherche à parler des rencontres entre les cultures, des territoires, des héritages de la danse et de toutes les luttes qui y sont contenues, comme de toutes les cérémonies qui permettent leurs expressions. Je me questionne sur la permanence de cette pratique et sur ce que j'appellerais des expériences transtemporelles car les causes et manifestations d'un corps qui danse sont les mêmes depuis l'Antiquité. Nous sommes dans le même rapport constant à la pesanteur, à l'environnement, nous dansons, sautons, suons pour les mêmes événements : enterrement, mariage, lutte sociale... Nous évacuons les peurs et avons besoin pour cela d'être ensemble. Bien évidemment, les éléments extérieurs ont aussi fait évoluer nos danses, tels que notre rapport à la musique, aux costumes, aux drogues.

### **Dans *førm Inførm*, la danse pantsula est une grande source d'inspiration.**

De par mon parcours peu académique, mon rapport à la danse a toujours été lié à une recherche du plaisir, porté par un certain niveau d'intensité. Cela peut rendre parfois la frontière entre plaisir et douleur très fine! J'aime évoluer avec des danseurs qui ont cet attendu. C'est pourquoi travailler avec des personnes qui ont grandi avec une culture pantsula est très enthousiasmant. C'est une danse verticale et individuelle mais qui n'est jamais dansée seule, toujours en paires. C'est aussi une danse physique, les mouvements de pieds sont rapides et précis, et les corps peuvent être perçus comme fragmentés, dissociés. Les figures créées sont souvent distordues, anguleuses. Et si les mouvements offrent des images déconstruites d'un corps qui semble se casser, il se répare néanmoins... C'est un corps qui s'anime pour combattre les traumatismes, guérir les cicatrices et les blessures. L'image primordiale de la cicatrice du cordon ombilical m'intéresse ici, cette cicatrice à partir de quoi nous entrons dans un processus infini de guérison. J'interroge ce qu'est une cicatrice, qu'elle soit physique, émotionnelle, collective, personnelle, ou cosmique (les peurs ancestrales, l'inconscient, nos réactions face à une catastrophe...). Et aussi la tendance du *speed for speed*, cette faille contemporaine de « l'accélérationnisme » : l'action pour l'action, sans objectif final. C'est une théorie des temps modernes, qui est extraite du politique. Si nous poussons le raisonnement en biologie, le corps pourrait produire le plus possible de cellules pour guérir le plus vite possible. Toutefois, quel que soit le procédé de guérison utilisé, la forme de la cicatrice est toujours aléatoire et hasardeuse. Malgré la tentative de créer de l'ordre, le chaos prévaut et c'est ce qui me plaît. Je cherche à combattre l'idée que la cicatrice est souvent vue comme laide. Les musiques de Jonathan Uliel Saldanha qui accompagnent ces danses sont un mélange de sons électroniques et jazzy, avec beaucoup de trompettes. Ce qui me plaît dans cet instrument c'est son rapport direct et physique au souffle, et son histoire symbolique d'annonceur d'événements, dramatiques notamment. Mais si nous cherchons à être précis et à nous relier, nous ne devons pas nous prendre trop au sérieux non plus. Le plaisir est la porte d'entrée.

Propos recueillis par Moïra Dalant